

# FRANCE, TERRE D'ÉCUEILS

## UNE SUITE D'EXTRAITS LITTÉRAIRES BERBÈRES

Claude LEFÉBURE

A l'historien, l'économiste, au politologue, au sociologue même, chacun versé dans l'étude des rapports Nord-Sud alentour la Méditerranée ou spécialiste de l'immigration maghrébine en France ou en Europe, qu'aurais-je à faire entendre, après tant d'échanges, sans un changement de voix ?

Or ces populations ne sont pas muettes, dont nos bureaux, nos labos, nos réseaux s'entretiennent (à tout le moins *s'entretiennent*, s'ils manquent à *informer* : colimaçonne, Babel, par-dessus le jacassin !). Les premières à ressentir, elles élaborent aussi. Et ce, jusque dans les campagnes les plus déshéritées. La poésie orale, en particulier, souvent une création collective, toujours un discours consensuel ou convenu, leur est, plus qu'un exutoire, un système d'appréhension des choses de ce monde.

Aussi bien, ne m'autorisant qu'à colliger, ordonner, traduire, et m'en tenant à l'espace culturel dont j'ai l'expérience directe, proposerai-je ce tableau-là de la France ou de l'Europe : une suite de témoignages issus de communautés berbérophones du sud du Maroc, s'exprimant, les unes, dans l'un des parlers de la tachelhayt – gens de l'Atlas de Marrakech, du Sous, de l'Anti-Atlas –, les autres, dans l'un des parlers de la tamazirht *stricto sensu* – gens de l'Atlas calcaire et du Moyen Atlas. C'est méconnaître les perceptions d'autres groupes et minorer, surtout, les apports de la glose... Oui, mais réveiller les tympanes, raviver la pupille jusqu'à déranger le confort sensoriel – autrement dit, un certain dispositif de pensée ! « Proposer un tableau », disais-je ; en vérité : mettre un miroir, étrange et vrai, en regard du miroir que les savants polissent. Dans l'entre-deux, quoi que l'on vise, voilà matière à réflexions.

### CONTACTS

Du traité de Protectorat (1912) à la reddition des derniers dissidents en 1934, la soumission du Maroc profond fut une rude entreprise. Avec la fin de la première Guerre mondiale, comme les opérations militaires s'intensifiaient dans le Moyen Atlas, les vers accompagnant la danse chantée collective des tribus berbères – une manière de blason chorégraphique et musical, un rituel autant qu'une réjouissance –, ces *izlan* cultivèrent un thème nouveau, celui de la puissance technique du conquérant, une magie

sembla-t-il souvent. « L'homme aux obus », « aux avions », « les gens de la folle (la mitrailleuse) », puis ceux « de l'explosif » ouvrant passage aux pistes, « du fil-de-fer (le téléphone) », « de l'automobile », etc., et encore l'étonnant géolier « qui fait l'appel », l'omniprésent rédacteur « de papiers (de mariage) », tout cela se dit bientôt en une formule, « le hakem de Paris », qui ouvrait sur l'exotisme. Le signifié n'en est pas le hiérarque suprême des Français mais n'importe quel chef de poste, supposé en liaison constante avec une capitale dont le nom, par antonomase, signifie bien cette fois la puissance coloniale.

Le hakem de Paris m'a nargué : « va jusqu'à Khenifra, voir si l'on croise encore en route quelque cavalier du pays des braves... » Le bouffeur de grenouilles a vaincu l'amateur de volailles !

(Loubignac 1925 : 408, retraduit).

Ce fin palais, c'est l'intraitable potentat des Zayan, Moha ou Hammou Amhazoun, non l'un quelconque de ses affidés.

L'Ailleurs d'où surgissait l'Autre, les Imazirhenes l'estampillèrent donc au nom de la grande ville ; l'adverse culture, à l'heure du premier accolement, ces semi-nomades la sentirent efficiente, concentrée comme un centre de décision – vue imprécise bien sûr : le pressentiment d'un style de vie, plutôt qu'une imagerie urbaine à l'occidentale. Les Chleuhs, au sud-ouest, ont aussi focalisé sur Paris. Mais d'une manière différente, semble-t-il dès les premiers documents pertinents. Ainsi peut-on lire, noyé dans la provende d'un publicateur aimant mais des plus rustiques :

Un qui ne connaît pas Paris, ô mon ami, en vérité  
C'est comme s'il n'était pas né, ô mon ami, en vérité.

(Justinard 1930 : 131)

Datant d'avant 1918 ou des années vingt, ce distique concluait une courte chanson d'amour, ou il en prolongea l'écho ; et cela contribue à sa compréhension. La ville est ici objet de désir émotionnel, ou d'attraction intellectuelle. De désir de connaître, concilie la célèbre chanson-gazette de Lhadj Belaïd sur l'Exposition coloniale internationale tenue dans le Bois de Vincennes en 1931 : chaque Marocain aurait sollicité l'agent de contrôle de sa circonscription

Pour aller voir ce qu'il ne connaît pas, ce qu'il n'a jamais vu  
Pour aller voir ce qu'il ne connaît pas, ce qu'il n'a jamais vu.

(Galand-Pernet 1972 : 47)

Préparée sous la direction de l'ex-Résident général Lyautey, l'exposition de 1931 faisait la part belle au Maroc. Le Sultan s'y rendit accompagné d'une suite importante.

Ah ! Qui n'a pas vu l'entrée du Sultan dans Paris !  
La multitude d'avions cachant les nuages,  
Le sol, à la vue caché par les autos, et les fanfares et les drapeaux !

Il n'est pas sûr que Belaïd ait alors fait le voyage. Mais à l'occasion de son pèlerinage aux lieux saints de l'Islam, suivi d'un séjour en Orient, il fit escale à Marseille en 1908 et 1910. Marseille où s'était tenue en 1906 la première exposition coloniale en France, non internationale celle-ci. Marseille qu'avait traversée dans les mêmes circonstances, en 1903, un modeste lettré natif des Rhoudama. Or il y visita la fabrique qui approvisionnait le Maroc en pains de sucre et s'en est souvenu dans sa *Rihla* rédigée trente ans plus tard. Le travail à la chaîne et l'emploi de femmes et d'enfants conditionnant le sucre en morceaux, d'une part, la hauteur du bâtiment et, vues depuis les étages, l'étendue de Marseille et la vigueur de ses grandes artères, d'autre part, l'avaient vivement marqué :

Nous sortîmes après avoir vu des choses que l'on ne peut imaginer  
ni comprendre sans les avoir réellement constatées.

(Toufiq 1990 : 67)

Des choses et visiblement, comme pour l'escadrille et le cortège automobile lors de l'Expo, des proportions. La grande ville, dirait-on, réjouit un Chleuh et l'instruit en montrant à la fois l'inconnu et... sa banalité : la multiplication à l'identique, le grand nombre jusqu'à pléthore. Pour des raisons bien à lui, Baudelaire pesta contre un Gouvernement qui avait décidé d'impressionner les Indigènes d'Algérie en leur envoyant le grand illusionniste du temps. Les premières perceptions chleuhes lui donnent raison : ce n'est pas Robert Houdin le montreur de miracles, c'est un Andy Warhol !

Les concentrations mécaniques propres à la ville moderne, et les hommes aussi, débordent aux heures belliqueuses jusque dans les campagnes. Evoquant la seconde Guerre mondiale où tant de soldats marocains furent engagés, des goumiers berbères en particulier, un poète d'Amizmiz accompagne de comparaisons parfaitement maghrébines les mots et les choses exotiques qui donnent vérité à son œuvre en même temps qu'ils la rattachent, déjà, à un poncif :

De plein gré nous sommes allés au front – devant !  
Autour du fanion serrés comme des sauterelles,  
Chacun efficace comme un criquet au champ.  
Les tanks allaient comme s'épaulent les moutons,  
L'aéroplane comme convergent les cigognes.

(Roux/Bounfour 1990 : 77, retraduit)

Réminiscence encore, mieux : volonté d'intertextualité, quand un poète inquiet des périls moraux encourus par les émigrés reprendra, trente ans après l'Expo, avec le même jeu sur le même verbe berbère, le motif du « jamais vu » :

Il arrive à Paris, cependant, en oublie sa famille ;  
Il arrive à Paris, voit ce qu'il n'a jamais vu.

(Galand-Pernet 1972 : 85, retraduit)

A une culture plus enclose que d'autres – du fait du compartimentage montagnard si l'on veut, sans ignorer l'altérité berbère au sein d'un Maroc

lui-même sévèrement isolationniste durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle –, à des intelligences curieuses par contre-coup, et à des ventres souvent vides aussi, un Paris emblématique dévoila donc le pays *du plein*. Chez les Imazirhenes, tout aussi démunis mais plus guerriers, en tout cas assaillis de plein front par la puissance coloniale, il avait suscité le pressentiment d'un pays *tendu*. On n'oubliera pas que jusque vers 1960, d'entre ces deux groupes, les Chleuhs seuls ont expédié de la main-d'œuvre en France (Baroudi 1978 : 119). Au Maroc même, vers 1950, les populations néo-citadines arrachées aux campagnes depuis le début du siècle comptaient 3 % d'Imazirhenes quand elles comportaient dix fois plus de Chleuhs (Montagne 1951 : 14).

« Paris, objet de désirs », redit une chanson villageoise notée chez les Guedmiwa en 1954 – « Paris-délice (*Šahwa*) » ; et voici, captée avec ferveur par une exceptionnelle analyste, la glose d'un enfant d'une douzaine d'années :

*Šahwa*, c'est quelque chose d'agréable au goût, le miel par exemple, ou le thé, le sucre, les bonbons, ou bien l'huile d'olive ou d'argan ou des gâteaux. Et dans Paris, il y en a de bonnes choses, Paris qui est au milieu de la France. Il y a des bicyclettes, des automobiles, des motocyclettes, des avions, des navires, des maisons en hauteur et des maisons basses ; il y a des usines de coton, des usines de sardines, des usines de chocolat, des usines de fer, des usines de verre, il y a tout cela dans le pays de France, à Paris, qu'on appelle pour cela *Šahwa*.

(Galand-Pernet 1965 : 168-9)

## CONTRASTES

« Paris-délice » : pour en jouir, « le gerfaut n'avait qu'à franchir l'onde », Le noble oiseau, cependant, changeait de biotope...

D'un collecteur et créateur chleuh, originaire des Idaw Mahmoud, voici l'essentiel d'un court poème mis en musique en 1980 par le fondateur de la chanson berbère marocaine (Lefébure 1986), le mélodiste et interprète Ammouri Mbark :

Aie, ma mère ! Je suis un gerfaut perdu dans le ciel de Paris,  
Le pauvre : point de falaise sous la brise pour se poser,  
Se conforter longtemps sous le plumage.

Aie, mon père ! Je suis un esquif perdu dans les ténèbres océanes ;  
Le pauvre : point de sillage pour guider son retour  
Vers l'onde limpide et douce du pays natal.

Par le sang, Tahar Ben Jelloun ne se rattache pas à la culture berbère, mais par l'alliance il s'en est rapproché. Et *Les Yeux baissés*, qui interroge l'avenir du couple « quand on n'a rien en commun », jouxtera chronologiquement dans les bibliographies l'adieu au père de *Jour de silence à Tanger*. Écrit « pour la petite bergère des Mzouda » – tribu chleuhe sise au contact des sus-nommés Guedmiwa, soixante-dix kilomètres à l'ouest de Marrakech –, le roman lui prête voix avec assez de pureté pour que j'aie décidé d'en retenir

ces extraits ; à son arrivée dans la capitale française, en 1969, la narratrice a une dizaine d'années :

Nous arrivâmes à Paris à l'aube. Le ciel était gris, les rues devaient être peintes en gris aussi, les gens marchaient d'un pas décidé en regardant par terre, leurs habits étaient sombres. Les murs étaient tantôt noirs, tantôt gris. Il faisait froid.

(...)

Je comptais les fenêtres des maisons hautes. Je perdais le fil de mes calculs. Il y avait trop de fenêtres, trop de maisons les unes sur les autres.

(...)

Je passais la journée à compter les voitures. Je ne gardais plus les vaches, mais je continuais à faire les mêmes gestes, allant jusqu'à considérer que les automobiles étaient des vaches pressées, fuyant dans toutes les directions.

(Ben Jelloun 1991 : 69-72).

Ivresse du nombre et sentiment de grisaille le céderont vite, car le caractère est ardent, à la lutte entre les yeux baissés dûs au père et le regard droit qui ne cille préférable en France : ce gerfaut-là vivra sans capuchon.

De la *plume* d'un solitaire que les générations se partageront, le créateur de la lyrique chleuhe moderne, Ali Sadki Azayko :

Gennevilliers, les nues l'annoient  
 Mais qu'est-ce qui s'y noie ?  
 Toute une humanité, la peine et le tourment au cœur.  
 Ceux de mon sol point ne s'adaptent  
 - Soleil ! toi tu les enfantas ; l'ombre désacclimate -  
 C'est l'amour du pays qui les expatria.  
 Et vous les jours, les années : tout ce temps à tuer  
 Quand eux n'espèrent qu'une aube, qui ne vient pas...

Secoue la chape, Gennevilliers ! Là, le soleil est là !  
 Ebroue-toi des langueurs  
 Et puise à l'allégresse !  
 Il n'est pas si lointain ce jour d'entre nos jours  
 Géant.

Ce poème composé lors d'un premier séjour en France, en 1969, n'est pas d'une veine usuelle chez l'auteur. Il a été mis en musique par Ammouri Mbark et la chanson figure sur sa sixième cassette (1988) ; la télévision marocaine l'a plusieurs fois diffusée.

Si tant les réchauffe le soleil des Chleuhs, place à ce nom, lumineux comme celle qui le porte est vive : Malika Binoumar « Malika des versants-au-sud » - « Reine des Soulanes » aurait-on dit dans notre Midi, « Régina des Adrets ». Concoctée pour l'école, à l'initiative d'une enseignante libre jusqu'à mêler l'ethnologie au soutien scolaire, son *Entrée en lice* paraîtra rude cependant ; on est orageuse quand on a dix-sept ans, et qu'on s'en voudrait retourner, de Gennevilliers :

J'ai la colère du tonnerre  
 Et l'esprit ailleurs.  
 (...)  
 Je suis passagère  
 Dans un pays de cocagne promis par les colons.  
 « Je veux seulement gagner mon pain »  
 Disait mon père,

« Ainsi nous rentrerons au pays -  
 Disait ma mère.  
 Je sais qu'un jour je partirai tard le soir,  
 Nous partirons où les nôtres sont nés.

« Là-bas, je ne connaîtrai plus l'heure » poursuit le poème, comme en déprogrammant, six mois avant que *Les Yeux baissés* ne paraisse, le premier enseignement qu'y donne le père, son doigt sur le cadran d'une montre : « Là, c'est ta mère qui prépare les crêpes - il est six heures ; là, c'est toi qui sors les bêtes - il est sept heures ; » etc. (Ben Jelloun 1991 : 72). Aussi, plus loin : « Je vivrai à la bohème » - eh ! Malika, cet élastique est improbable - « loin des murs gris » : décidément, c'est le poncif.

D'un qui est né chleuh pour le vivre en Ulysse ; à Tafraout-Ithaque. Il sait Belaid et Jean-Arthur, triture le français à même la page, toute une verroterie saillant sous l'huile du flux verbal. Et l'obsession majeure reste la « demeure sudique » :

Au loin, l'hiver érodait la montagne, la figulait... On buvait du  
 vrai café, pas ce jus âcre qu'on vous sert au rade, à Paris.  
 (...)  
 Et quelle belle danse exécutait sa mère tirant la flotte du puits !  
 Mais ici, c'est le règne de l'acier et du courant électrique !  
 Machine par-ci, machine par-là !

(Khair-Eddine 1978 : 52).

Avec le temps, pour la distance aux ébahissements les plus anciens, dans la proximité du face à face surtout, les clichés se sont donc voilés. Quelle démarque : derrière des milliers de vitres, en la saison ruisselante, les enfants de l'exil amendèrent les merveilleuses images ! Encore aura-t-on noté qu'outre l'expression berbère, et plus fort qu'elle peut-être, une certaine littérature française a pesé. « Plus fort », c'est-à-dire avec d'autres moyens et par d'autres canaux. L'oralité n'est pas en cause. Ni l'idiome bien sûr. Et tandis qu'Azayko surpasse ses rares compagnons, les artisans d'une écriture chleuhe du XX<sup>e</sup> siècle, son œuvre le situe au rang des poètes étrangers qu'on veut bien goûter chez nous. Le traduire, j'entends suivre son mode et faire œuvre en français, est une épreuve tout à fait exaltante.

## CONTRATS

Dans le même temps, balisons net : de 1930 à 1980, la population marocaine en France a été multipliée par 20. Non sans un tassement de la part relative des Chleuhs dont l'effectif n'est devenu que 5 fois supérieur. Presque 20 000 au début de la période de référence et pesant alors les 9/10<sup>e</sup> de l'émigration marocaine, ceux-ci n'avaient progressé que de 10 % après trente ans, reculant de 2/10<sup>e</sup> en part relative, pour atteindre les 100 000 à la fin mais en ne comptant plus que pour 1/4 (Baroudi 1978 : 118-20). Il y a eu diversification des bases de départ, puis aussi des pays d'arrivée. Surtout, les flux migratoires se sont emballés : en France, à partir de 1960, l'augmentation annuelle de la population marocaine a été de 10 000 pendant

8 ans, de 30 000 entre 1968 et 1974, de 20 000 encore jusqu'aux années quatre-vingts.

*Biljik*, c'est la Belgique que veut la jeunesse :  
L'argent s'y trouve mais « faut déjà y aller » !

(Lortat-Jacob 1980 : 136, retraduit)

Ô *Fransa*, tu es bien sorcière !  
Qui accoste, il s'écrie pour qu'un autre embarque...

(Lefébure 1977 : 140, retraduit)

Ces propos fusèrent dans le Haut Atlas des Imazirhenes. Le premier durant l'été 1969, pour accompagner la danse collective d'une fraction des Infdwak de la Haute Tessaout ; le second au cours de l'hiver 1973-74, chanté par un groupe féminin s'activant à la collecte de bois de chauffe, chez les Ayt Atta de la haute vallée du Dadès. Ces lieux reculés, l'Europe du Nord les hantait désormais.

Pas de la même manière pour les unes et pour les uns. Ainsi le premier distique, évocateur moins d'un long franchissement que des péripéties liées à l'obtention du passeport, vaut-il soupir au masculin quand le second montre l'inquiétude des mères et des sœurs, des promises et des épouses face à la croqueuse d'hommes... Les philtres et autres tours pour agir sur la volonté d'autrui, elles connaissent... D'ailleurs, c'est la spécialité des gens de Fès... France comme une Arabe, au-delà. Une variante où c'est *Hollanda* la rivale court dans la région. Pour défendre leur bien, les femmes voudront bloquer la noria des acheminements ; malheur au convoyeur :

Toi qui conduis le car qui nous arrive de Marrakech  
Que ton moteur casse ! Que le chauffeur tombe aveugle !

Puis chacune, après sa défaite, s'investira dans les suppliques :

Malheur ! Je grimperai au sommet du Tichka.  
Pour voir les jeunes travailler parmi les étrangers.  
Caporal, ne donne ni pelle ni pioche à mon ami trop jeune !  
Mère, prie pour qu'il ne m'enterre pas parmi les étrangers !

Les vers précédents et le morceau qui va suivre ont été recueillis en contrebas du Haut Dadès, dans le sillon sud-atlasique, entre Tinrhir et Kelaa des Mgouna. Ce secteur, et jusqu'aux sables l'ensemble du Sud, furent prospectés, trente ans durant, par un agent recruteur des Houillères du Nord et du Pas-de-Calais, M. Félix Mora ; le chœur féminin reprend :

Murras [sic] est venu aux bergeries d'El Kelaa,  
Il a choisi des moutons, il a laissé les brebis.  
Ô filles, mettons le voile du deuil !  
Murras a pris nos garçons ;  
Ô filles, mettons le voile du deuil !  
Murras nous a humiliées.

(Souag 1976 : 43).

Là-haut, Touda brahim n Ayt Ayd, treize ou quatorze ans, m'avait dit :  
« Si les hommes ont Mora, pourquoi pas nous Tamorat ! ? » – c'est gramma-

tical, en berbère, et en français, piquant. Le publicateur quant à lui, un jeune enseignant, aura vu dans le rabatteur des Houillères un héritier prévisible du doctrinaire de l'Action Française... L'Histoire a de ces retours : il y eut un renégat hollandais pour mener les corsaires de Rabat-Salé, au XVII<sup>e</sup> siècle, jusqu'en Islande ; ce preneur d'esclaves avait nom *Morat-raïs* (Monlaü 1973 : 86). Ce qu'il faut retenir, en quittant les femmes des Imazirhenes, c'est la complexité de leurs réactions, à l'occasion teintées d'envie.

Des gars du Sud en bonne santé, 65 kilos au-moins et l'épaule dûment tamponnée « bon pour le service », il en est passé 80 000 dans les mines françaises. Au meilleur du plein-emploi, en 1964 et 1965, 11 000 d'entre eux s'y époumonaient ensemble, la moitié au fond, presque tous sur le front de taille. Ammouri Mbark encore, et Ahmed Hajjaji, celui de ses paroliers qui connaît le mieux l'émigration ouvrière pour l'avoir longtemps vécue, ont construit sur l'état du monde un terrible triptyque qui se termine ainsi :

Fut un temps, chez nous, le razzieur soldait l'esclave ;  
L'agent des Houillères mène à présent les deux dans ses souterrains  
Jusqu'à ce que le souffle et la force leur manquent, alors : « bon vent ! »  
Le gars est comme une outre crevée, inapte à puiser.

Et l'autre pirate, qui avait fui le séisme d'Agadir avec ces mots :

Fais-moi un passeport je veux partir en France  
Etre un simple mineur  
Dans le rectum du sol noir.

(Khaïr-Eddine 1967 : 31).

On se retrouve où pullulent les jnouns, quand une sorcière vous dévoie. Bon sang, les jnouns ! Dans la croyance populaire, un génie commande chaque jour de la semaine : Mimoun samedi, Meddeb dimanche ; et qui mugit la reprise ? C'est à n'y pas croire : le génie du lundi s'appelle depuis toujours Morra (Belhalfaoui 1973 : 159). Le 21 décembre 1990 cependant, un vendredi – jour aux ordres d'El Abiod, le génie blanc –, le Nord enterra son charbon : le dernier puits en activité n'avalerait plus d'équipe de fond. Depuis trois ans déjà, rappelé pour ce faire, Félix Mora facilitait dans le Sud marocain la réinsertion des avant-derniers mineurs décontractualisés.

Si la région Nord et Pas-de-Calais a longtemps capté la dixième partie des effectifs marocains en France, l'Île-de-France toujours en concentra trois fois plus, elle qui pour les étrangers, avec le tiers d'entre eux, vient en tête des régions de programme. Les Hauts-de-Seine, depuis leur création, sont le premier département par la population marocaine comme pour l'ensemble des émigrés. Et Gennevilliers fait une capitale par la statistique comme pour les littérateurs ; dans la boucle nord-ouest de la Seine, entre le Port aux péniches et les Grésillons, de la limite avec Villeneuve-la-Garenne aux garnis du Fossé-de-l'Aumône – quel toponyme, quel lapsus !, on trouvait vers 1970 un marocain plus un algérien sur six habitants. L'émigré est alors à soi-même spectacle, un élément de perception du paysage social français :

L'arabe, le berbère, le nègre, l'ibère, le slave [...] Tous des métèques, hein ! Vagabonds, parias, refusés, malnourris, jouant leur maigre paie aux dominos dans des cafés miteux, s'entassant les uns sur les autres dans des piaules exigües

pleines de cafards et de puces... Ils se font cravater, coffrer, défriquer, mandat - bordel - loyer... N'ont rien que leurs muscles plus légers qu'une paillette de savon... Transportent le Sahara dans leurs yeux, rides, ourlets, palabres, crachats verts, coïts, désespoirs... Crèvent résignés entre le clou et la planche de hêtre sous tôle ondulée ou toit de boîtes de conserves...

(Khaïr-Eddine 1973 : 83-4)

Ô la feuille métallique impressionnée de poivrons rouges ou de sardines, chromo multiplié décorant le vantail, rural blindage qui résonne sous la paume de l'hôte et vibre avec les ais dessus la crapaudine : la porte là-bas m'accueillit mieux que n'hébergèrent ces toits qui lui ont ressemblé.

Dans la région parisienne, les Marocains sont nombreux à travailler dans l'industrie automobile où l'on a longtemps apprécié leur docilité ou su l'obtenir. Mais avec « le printemps de la dignité » à Renault-Flins, Talbot-Poissy, Citroën-Aulnay surtout, un an après l'élection présidentielle du 10 mai 1981, beaucoup de choses ont changé pour les immigrés dans l'entreprise et, par contre-coup, dans la société civile. Si l'intimidation a fléchi dans la sphère restreinte, les tendances xénophobes se sont au contraire accusées dans le cadre global. Avec des thèses discriminatrices et d'exclusion, le Front National n'a cessé de progresser. En a-t-on produit des discours sur le phénomène Le Pen, en produira-t-on encore ! Cependant je traduirai cette œuvre d'un épicier chleuh natif des Ammeln, alentour Tafraout, et installé à Aulnay-sous-Bois, Ali Amayou l'un des paroliers d'Ammouri Mbark :

J'entends vos pleurnicheries, les gars,  
 Je n'en vois pas le motif et je voudrais comprendre...  
 Si c'est ta providence, ô mon Dieu :  
 Ce *roumi* n'est pas à craindre, ni ses légions !  
 Si l'on doit quitter ce pays : mais nous l'avions en tête !  
 Souvenez-vous, quand on leur a crié de fuir le nôtre,  
 Et face au refus usé de la force et des armes.  
 Ce que le moindre sillon donnait, eux le prenaient ;  
 Mais nous, pourquoi s'inquiéter, nous ne tenons rien ;  
 On n'est pas là médecin, ou pilote d'avion.  
 Où que j'aïlle, la pioche est à ma main,  
 Et je m'y ferai serf pour mon pain.  
 Il m'attriste celui qui pleurniche : « où irais-je ? »  
 Pardi, mon frère : « chez nous ! » Où nous naquîmes, on nous attend.  
 Je ne vais pas pleurer en route, la joie m'excite plutôt  
 Quand j'avance vers les miens, vers ceux dont je suis né.

L'usure physique pour le mineur du Nord, l'habitat insalubre pour l'OS des banlieues, la pression raciste pour tous : ce sont des correctifs forts mais tardifs à l'imagerie chleuhe des premiers contacts ; et propres aux littératures du mouvement. La littérature la plus largement goûtée n'en apporte pas de semblables, à ma connaissance, la grande tradition des *rrways* héritiers de Lhadj Belaïd et des *indyazen* de l'Atlas des Imazirhenes. C'est que leurs compositions majeures ont un but essentiellement moral. Et s'il en est d'impressionnantes consacrées à l'émigration ouvrière, les notations réalistes s'y font phénoménologiques disons, donnant couleur locale, vérité de surface, au lieu qu'elles doivent exprimer un bilan d'ordre sociologique. Plutôt, un argumentaire prioritairement religieux, secondairement économique vise à en-

courager, ou à maîtriser, ou à condamner la migration. La première attitude est celle de Lhadj Belaid, au plus fort de la chanson de l'Expo :

En trouver un qui ne soit pas expatrié !  
 En Tunisie l'un, l'autre à Paris ou à Saint-Etienne.  
 Mais qui s'en va pour le bien des siens reste irréprochable.  
 Bien nés sont, et grandis vertueux,  
 Ceux que leur sort ne contente pas, qui ne se résignent point à l'impuissance.

« Même les cimetières, ce sont les ouvriers de France qui les entretiennent / Et les tombeaux des saints locaux ainsi qu'une bonne part des mosquées », poursuit le poème. Puis vient sa leçon, et je reprends maintenant la traduction de Paulette Galand (1972 : 51) :

Ah ! combien d'hypothèques a levé le mandat de Paris !  
 Combien de miséreux – et je dis vrai – ont reçu de quoi vivre !  
 A qui observe la prière tout est licite  
 De ce que lui gagna la sueur du travail. (...)  
 Quelle mauvaise raison pourrait-on donc trouver  
 Pour se refuser au voyage outre-mer ?

Trois décennies passent, et cette conclusion, le *rays* que nous avons croisé comme il préludait sur les périls parisiens tient à la moduler ; dans sa « chanson de l'exilé », d'abord, pour ce qui est des attendus :

Celui qui a quitté le pays, le voilà perdu  
 Il a laissé ses enfants au village,  
 S'est adonné à la boisson, aux jeux de cartes  
 S'est adonné au kif et aux paris de courses  
 Il ne possède plus d'argent pour son retour  
 Et il n'a plus d'habits décents.

(Galand-Pernet 1972 : 83)

Puis dans sa « chanson des ouvriers » pour à la fois les attendus, avec de nombreux emprunts à la langue citadine, et la leçon :

Jolies femmes, *autobus* et *métro*, mes amis,  
 Et l'avenue de l'*Opéra* ! Il fréquente les *courses*.  
 Quinzaine après quinzaine, l'argent lui fait défaut  
 Le voilà même, ô malheureux, sans argent de retour !  
 Vingt ans se passent, vingt ans et plus. (...)  
 Et la prière ? As-tu prié ? Et le jeûne ! As-tu jeûné ?  
 Le voyage est pour nous chose bonne, convenable et licite,  
 Mais le terme en doit être bien affirmé :  
 Un an, ou deux, trois au plus, seront suffisants.

(Galand-Pernet 1972 : 85)

Une dizaine d'années encore, l'émigration marocaine multipliée par dix, et voici l'opinion toute négative d'un *amdyaz* réputé dans l'Atlas central :

Les Marocains ont migré, déserté, ils ne sont pas restés.  
 Par Dieu, le résultat c'est bien de la misère !  
 Considérez les jeunes, tel ou tel parmi les enfants ;  
 Ils affirment : « Un peu plus grands nous partirons tous ».  
 J'ai voulu voir auprès des vieux, ils ont regretté :  
 « Si nous étions valides, tous nous partirions, car ici rien de bon ».

Regardez ceux-ci prier, les hypocrites !  
 « J'égrène mon chapelet, diront-ils, je récite mes litanies »,  
 Quand ils comptent l'argent sur leurs doigts ! S'impatientent pour un contrat !  
 Oublieux des plus courts versets ; oh ! l'haïssable concupiscence.

A quoi bon un décor carrelé pour toi qui t'en tiens éloigné ?  
 Et de quel attrait l'automobile quand bien même on se l'est procurée ?  
 Tu possèdes des abris à moutons, tu as du bien, cependant  
 Ne va pas croire que tu en jouiras dans la nuit du tombeau.  
 Malheur à qui t'offense, ô Seigneur,  
 Tandis que cette vie passe, comme la pluie par le soleil chassée.  
 Le thésauriseur que vaut-il, l'ingrat qui n'a pas rendu grâce ?  
 C'est comme s'il avait acquis une terre desséchée,  
 Il confie la semence au désert, ainsi la perd...  
 Et qui conteste mon poème, je le dis,  
 En tient pour notre désarroi du temps du Protectorat.  
 Jours révolus, clarté retrouvée, les Français ont dû passer la main.  
 Dieu ! Dieu ! Lui seul est éternel... Accordons-nous le pardon.

Si Belaïd, au risque de l'innovation répréhensible, s'efforçait de raffiner sur ce qu'est le respect dû à son sort chez les Musulmans, notre *amdyaz* fait en sens inverse l'effort du théologien, voire joue le politicien. Au final, en quelques traits choisis parmi les plus aptes à susciter le dégoût, il brosse un portrait expressionniste de l'émigré contaminé par l'Occident :

Il s'est embelli de mèches, notre émigré, le bel Européen !  
 Il pue le vin comme un colporteur les épices.  
 Et sa bouche empeste la fumée autant que la gueule du fourneau ;  
 Au demeurant dans cette vie déjà brûlé, avant d'atteindre l'autre, et ne le sachant.

(Lefébure 1987 : 33-7)

Alors, recouvrant un dernier glissando d'archet, peut s'élever le murmure approbateur du public, fuseront quelques mercis. Hélas, sur la placette au devant du vieux châtelet collectif, dans la nuit propice à la fusion villageoise, ou entre les quatre murs d'une longue pièce ouverte une fois l'an à la prestation du poète-guide et tandis qu'on fait passer les verres emplis par une même théière, combien d'arrière-pensées chez quelques-uns qu'une chemise claire serre au cou, qui n'ont plus le crâne rasé, et dont la poche garde un précieux livret aux pages couvertes de tampons et de dates... Il a été dur l'artiste ; la littérature, ce n'est pas la Vie.

— Mais des vies ensemencent toute littérature.

## RÉFÉRENCES

- BAROUDI (A.) – *Maroc, impérialisme et émigration*. – Paris, Le Sycomore, 1978.  
 BELHALFAOUI (M.) – *La poésie arabe maghrébine d'expression populaire*. – Paris, Maspero, 1973.  
 BEN JELLOUN (T.) – *Les Yeux baissés*. – Paris, Le Seuil, 1991.  
 GALAND-PERNET (P.) – « Poésie berbère du sud du Maroc et motifs économiques », pp. 263-279 in BERQUE (J.) – CHARNAY (J.P.) (eds) – *De l'impérialisme à la décolonisation*. Paris, Minuit, 1965.

- GALAND-PERNET (P.) – *Recueil de poèmes chleuhs I : chants de trouveurs*. Paris, Klincksieck, 1972.
- JUSTINARD (LA CI) – *Les Ait Ba Amran*. – Paris, Champion, 1930 (Villes et Tribus du Maroc VIII).
- KHAIR-EDDINE (M.) – *Agadir*. Paris, Seuil, 1967.
- KHAIR-EDDINE (M.) – *Le Déterreur*. Paris, Seuil, 1973.
- KHAIR-EDDINE (M.) – *Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants*. Paris, Seuil, 1978.
- LEFÈBURE (Cl.) – « Tensons des Ist'Atta : la poésie féminine berabber comme mode de participation sociale », *Littérature orale arabo-berbère* 8. 1977 : 109-142.
- LEFÈBURE (Cl.) – « Ousman, la chanson berbère reverdie », pp. 189-208 in HENRY (J.R.) ed. – *Nouveaux enjeux culturels au Maghreb*. Paris, CNRS, 1986.
- LEFÈBURE (Cl.) – « Contrat mensonger, un chant d'amdyaz sur l'émigration », *Etudes et documents berbères* 3. 1987 : 28-46.
- LORTAT-JACOB (B.) – *Musique et fêtes au Haut Atlas*. Paris, Mouton / EHESS, 1980.
- LOUBIGNAC (V.) – *Etude sur le dialecte berbère des Zaïan et Ait Sgougou*. Paris, Leroux, 1925.
- MONLAU (J.) – *Les Etats barbaresques*. Paris, PUF (QSJ), 1973.
- MONTAGNE (R.) – *Naissance du prolétariat marocain*. Paris, Peyronnet, 1951.
- ROUX (A.) – BOUNFOUR (M.) – *Poésie populaire berbère*. Paris, CNRS. 1990.
- SOUAG (M.) – « Lahidou pleure les exilés », *Lamalif* 82. 1976 : 42-44.
- TOUFIQ (A.) – « A propos du récit de voyage d'un lettré marocain du début du XX<sup>e</sup> siècle », pp. 65-71 in : *Le Maroc et la Hollande. Actes de la deuxième rencontre universitaire*. Rabat. Université Mohammed V, 1990.